

Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse
Herausgeber: Aînés
Band: 9 (1979)
Heft: 1: x

Artikel: 52 minutes d'enchantement avec : Rose de Pinsec
Autor: Gygax, Georges / Monnet, Rose
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-830011>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

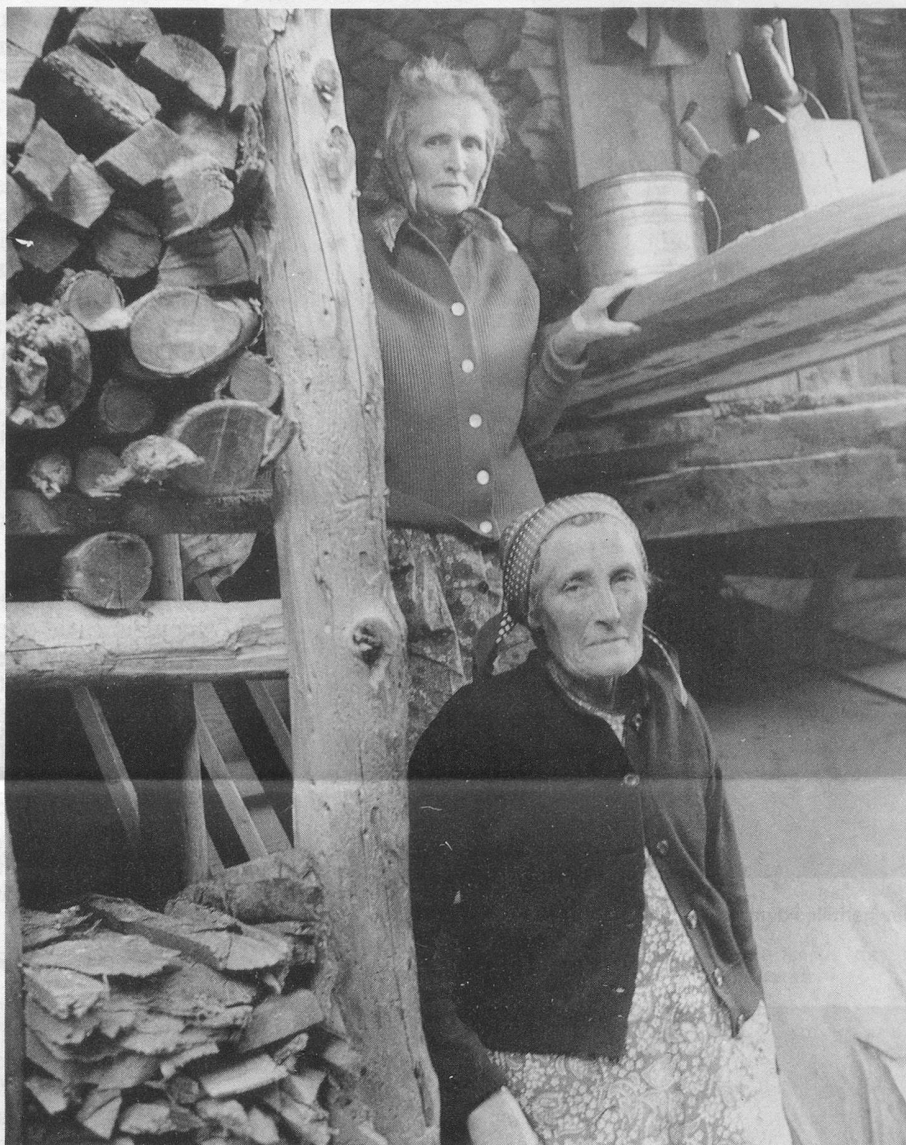
Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 08.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

52 minutes d'enchantement avec



Au fond du val d'Anniviers il y a Pinsec. Un hameau composé de chalets et de noirs mazots accrochés à 1300 m d'altitude, à la pente vertigineuse des Diablons. Pinsec c'est aujourd'hui 45 habitants presque tous âgés, parmi lesquels Rose, 65 ans, et Yvonne, 64 ans. Deux paysannes de la montagne que six décennies de labeur, de longs hivers et de modestie ont façonnées. Maigres et musclés, de beaux visages brunis par le soleil, les demoiselles Monnet sont de

Rose de Pinsec

la race des indéracinables. A Pinsec elles sont chez elles. Deux pèlerinages à Lourdes mis à part, elles n'ont jamais quitté leur terre. Elles y resteront jusqu'au bout, paisibles et heureuses parce qu'elles n'ont rien à se reprocher si ce n'est peut-être d'avoir trop travaillé. Du moment que, là-haut, le travail c'est la vie... Les hommes, eux, il y a belle lurette qu'ils sont partis avec enfants, armes et bagages, pour la plaine et ses usines. L'école a fermé ses portes il y a vingt ans. Le hameau s'est vidé. A Pinsec vit une dernière authen-



Yvonne et Rose Monnet, les gentilles demoiselles de Pinsec.

De belles mains qui parlent.



tique paysanne de montagne, toujours active. Elle s'appelle Rose. Sa sœur Yvonne vit avec elle. Mais Yvonne est de santé fragile, ce qui fait que Rose n'a jamais abandonné ses champs, ses légumes, ses vignes et l'étable.

Un jour, un cinéaste vint à passer. Observant la paysanne courbée sur son pré, il lui vint l'idée de filmer le travail des quatre saisons et de laisser Rose s'exprimer librement, commenter ses gestes, expliquer avec des mots simples mais beaux, l'incessant manège des mains. Le sujet du film qui fait sensation, est pur et solide; les images admirables, les mots d'une fraîcheur spontanée; vrais. Un chef-d'œuvre signé Jacques Thévoz qui a été primé au Festival du film alpin des Diablerets, applaudi à celui de Nyon, et dont la presse, la grande et la petite, a déjà beaucoup parlé.

Alors j'ai eu envie de connaître Rose, de l'entendre évoquer dans son langage pittoresque l'aventure cinématographique qu'elle a vécue tout à fait par hasard. Car si, il y a quelques années, on lui avait prédit qu'elle serait filmée pendant 12 mois, en couleur et en sonore, elle aurait bien ri, Rose de Pinsec; elle aurait sans doute pensé qu'une telle prédiction ne pouvait émaner que d'une cervelle sérieusement fêlée.

Un petit autel

Je suis monté à Pinsec; j'ai gravi l'étroit escalier de bois qui mène à la porte des sœurs Monnet; j'ai frappé. Un bref regard inquiet suivi d'un sourire timide m'a répondu: sans doute me prenait-on pour un colporteur. Je me suis assis à la table de bois de la chambre, entre les deux lits, face au poêle de pierre ollaire et d'un petit autel sur lequel, aux pieds de la Vierge et sous le doux regard du Christ, on a étalé les photos des êtres chers, des disparus et des vivants. Car la famille est nombreuse, éparpillée en Valais. Le père, Jérôme Monnet, paysan d'altitude, est mort jeune, à 53 ans. La maman, elle, a connu 80 printemps. Neuf naissances ont eu lieu dans cette chambre boisée dans laquelle les sœurs ont toujours vécu, secondant leur mère restée seule, s'occupant des cadets, filles et garçons. Tous les enfants, la petite Lydie exceptée, vivent encore. Jadis les Monnet possédaient du bétail, vaches, chèvres, moutons, cochons. L'année passée Rose Monnet, ne pouvant plus tout assumer, le cœur gros, a vendu ses trois vaches et n'a gardé que deux chèvres. La vie continue, simple, pétrie de courage, de volonté, de foi.

Rose raconte: «Nous n'étions pas riches. On n'avait pas de sous. C'était l'époque du troc. De la viande séchée contre des étoffes ou du sucre; des patates contre de la polenta et des macaronis. Jusqu'à la guerre on ne pouvait rien acheter à Pinsec. Fallait aller à Vissoie. Quand il y avait la maladie nous devions descendre à pied à Sierre, chez le pharmacien. Aller et retour: une journée de marche.

»Cette maison date de 1856. Après le tremblement de terre d'il y a trente ans, il fallut refaire les murs. Je me rappelle que jadis, de mars à avril, le village était désert. C'était l'époque du Carême. Deux veilleuses restaient sur place... Je travaille toujours notre vigne, à Noës. Ce vin, notre vin, vous allez le goûter...»

Le verre se remplit d'un délicieux et odorant liquide doré, légèrement trouble, ce qui lui donne un peu de mystère; le vin de Rose qu'il faut boire avec respect parce qu'il est pur et parce qu'il a été élevé, récolté, pressé et mis en bouteille par ces mains qui, depuis six décennies, n'ont tremblé qu'au moment de fermer les yeux des aimés partis pour un monde meilleur.

— Enfants, comment viviez-vous? Regards étonnés. Quelle question. On rit. «Oui, comment viviez-vous à Pinsec après la Première Guerre mondiale?»

A la sortie de l'école, il y avait le travail. Semailles, fumier, légumes, eau à aller tirer à la fontaine. Tous sont

passés par là: Rose, Yvonne, Gilbert, Norbert, Amélie, Cécile, Narcisse, Thérèse. Tous. De Rose à Thérèse, il y a 16 ans et un grand chagrin: la mort de Lydie. «Solide, bien sûr, je le suis encore. Il m'arrive aussi d'être trébuchante, mais je sais pourquoï je trébucher!» Un rire en trille, puis: «Aux frères, on dit encore: «Vous, vous portiez le pantalon; nous on faisait le boulot!»

»A 7 ans je n'avais plus de temps pour jouer à la poupée. C'était normal. J'allais chercher l'eau, je préparais le petit déjeuner avec le bon pain fait à la maison et qui me manque. Puis, jusqu'à 11 h., c'était la classe, après quoi j'aidais à faire le dîner. Après la classe de l'après-midi, c'était le travail dehors, les moutons, le bois à couper. Les devoirs, on les faisait le soir, sous la lampe, autour de cette table. Papa surveillait. De 15 à 65 ans j'ai gouverné le bétail, ce qui veut dire nourrir, traire, étriller les bêtes. Je l'ai fait jusqu'à l'année passée, toujours avec plaisir. Et maintenant que les bêtes sont vendues, je vais donner des coups de main aux voisins... par amour du bétail!»

A ces généreux coups de main il faut ajouter le ménage, le bois, la cuisine. Et de ravissants travaux d'intérieur. Rose fabrique de charmants chapeaux anniviards. Yvonne brode. Ça rapporte des francs. Des francs pour l'église. «Les ancêtres l'ont construite, cette église de Vissoie. Il faut qu'on



soit capable de l'entretenir. C'est la moindre des choses! Nous sommes très croyantes; ça nous aide à vivre!»

Un jour, le cinéma...

— Votre rencontre avec Jacques Thévoz?

— Il rendait souvent visite à des amis qui faisaient un retour à la nature, et il me regardait travailler. Un jour il m'a demandé si notre coin de terre suffisait à entretenir vingt vaches. Alors il m'est venu le rire et j'ai répondu: «Si on n'avait que ça à faire, on n'aurait rien à faire!» Un autre jour, on a

Ces chapeaux anniviards, ces broderies, c'est pour l'église.



discuté. On a parlé des quatre saisons, de leurs travaux. J'ai dit ce que je faisais depuis toujours. Et Thévoz m'a proposé: «Essayons de tourner un film; ça ira sûrement!» J'ai répondu: «D'accord, mais vous me prendrez comme je suis. Je ne veux pas être une vedette.» On a commencé en février 77. La caméra me suivait partout et j'expliquais ce que je faisais. Tout est improvisé. C'est un film sur le travail, le travail à la main. Les prises de vue ont duré toute l'année. L'idée du film est sur ce papier; je vous lis: «Le film passe en revue tous les thèmes de vie traditionnelle des paysans de montagne...» L'hiver, c'est le village; le printemps: la terre; l'été: les travaux; l'automne: les récoltes. Ça dure 52 minutes. Pour moi, c'est un hommage à nos parents qui nous ont appris à travailler comme eux. C'est un message pour les générations futures; un témoignage des fragiles vestiges d'un passé encore vivant. Il paraît que je suis peut-être la seule femme de Suisse qui, à mon âge, assume seule la charge d'une exploitation agricole de montagne. On me voit faire tous les travaux. On m'entend monologuer sur la nature, la vie...

— Vous êtes satisfaite?

— Très! C'est réussi. J'ai fait mon travail devant la caméra comme je l'ai toujours fait. Je laisse un témoignage; oui, c'est bien ça. Je ne voudrais pas que les jeunes vivent aujourd'hui aussi durement que nous avons vécu. Le travail durait de 4 h. du matin à 9 h. du soir, sans machine. Le plus pénible, c'était de porter les balles de foin sur la tête et le dos, en pleine chaleur.

— Le mariage, ça ne vous a jamais rien dit?

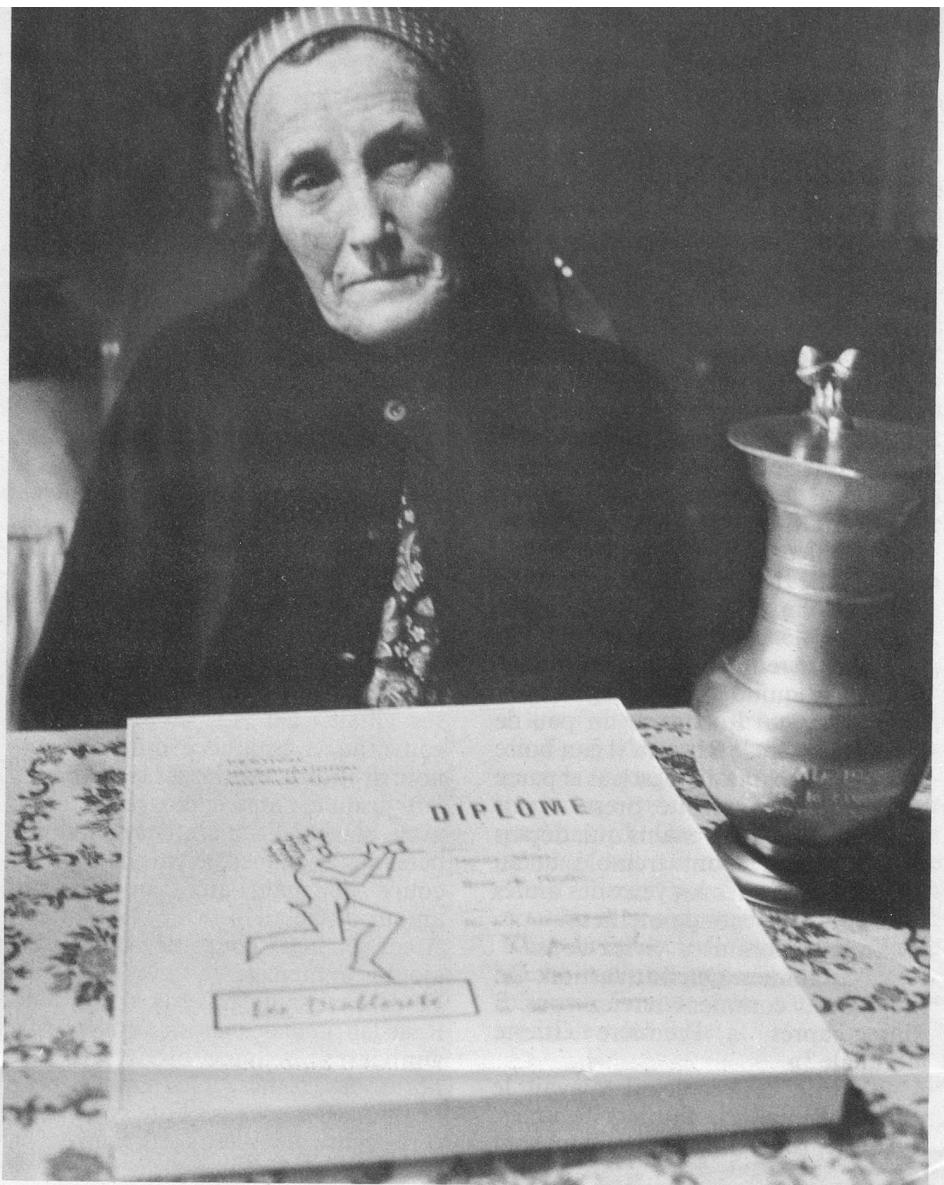
Question inattendue. Deux secondes de silence. Fou-rire. Rose et Yvonne échangent des regards amusés et se tordent les côtes.

— Le mariage, vous dites? En été on ne voyait pas les garçons. En hiver on travaillait le bois. Puis les neveux et les nièces sont venus s'établir près d'ici. On s'en est occupé. A 13 ans je langeais. Alors, pas le temps de regarder les garçons! On s'est occupé de beaucoup de gosses. Aux mayens on était parfois trente. Fallait préparer la soupe... Et puis, mariée, j'aurais eu beaucoup plus de travail. Pour moi, le bonheur, c'est de s'entendre, se comprendre et prendre la vie du bon côté. Tout cela, je l'ai. Ne jamais être jaloux...

— Alors, les demoiselles de Pinsec, vous êtes heureuses?

— Faut croire, puisque nous n'avons pas encore divorcé, non?

Reportage Georges Gygax.



Le film a été primé au Festival des Diablerets.

(Photos G. G.)

Le bonheur à deux dans la simplicité.

«Rose de Pinsec», film admirable de Jacques Thévoz, est à la disposition des clubs, associations, etc., à des conditions intéressantes. (Prendre contact avec Jacques Thévoz, Genève, tél. (022) 33 29 35).

Prochain numéro: Ella Maillart

